

# Sortir de la faculté pour se former

**Ce qui m'a permis de poursuivre mes études dans les moments de doute, ce sont mes activités en dehors de la faculté. J'y ai trouvé ce qui manquait dans ma formation.**

**Pierre Le Grand,** interne en médecine générale, Motivé et déterminé, je me prépare à débiter l'internat. Les trois années qui viennent devront faire de moi un médecin compétent. Ce ne sera pas une mince affaire étant donné les multiples aspects de cette profession. Et ce d'autant plus que mes six premières années (sept avec le redoublement de la première année) sont loin de m'avoir apporté les bases nécessaires. Les études ne me satisfaisant pas, j'ai été voir ailleurs et finalement j'ai appris beaucoup de choses qui me seront utiles dans ma profession. Faudrait-il donc quitter la faculté pour se former ?

## La désillusion

Depuis tout gosse, je m'étais construit une image idéale du médecin. Celle-ci était sans doute influencée par mon médecin de famille d'abord, mais aussi par les grands professeurs qui passaient au journal télévisé ou encore les médecins humanitaires qui s'en allaient sauver le monde. Le bac en poche, je faisais le choix de tenter à mon tour de devenir médecin. La sélection en première année ne me laissait pas le temps à la réflexion. De toute façon, je devais réussir ce concours « bête et méchant ». Les critères de sélection me paraissaient un peu absurdes, mais je n'allais pas me plaindre puisque j'avais finalement réussi. J'étais donc autorisé à devenir médecin. Plus aucun obstacle sur ma route, j'étais motivé à absorber tout le savoir nécessaire.

Pour moi, ce savoir devait comprendre un savoir théorique bien sûr, mais aussi un savoir-être et un savoir-faire. Malheureusement, j'ai petit à petit découvert l'envers du décor...

Côté théorique, on mixe pendant deux ans quelques notions de sémiologie avec des cours de sciences fondamentales et quelques rudiments de sciences humaines. Ensuite, c'est reparti pour trois ans où on oublie l'Humain pour se consacrer à des items et à des mots clés. La priorité de l'externat n'est pas de former des médecins, mais de classer des étudiants ! Certains professeurs essaieront

malgré tout de transmettre leurs compétences, mais les étudiants obnubilés par l'ECN (Examen Classant National) n'ont pas de temps à perdre avec ce genre de chose...

Côté pratique, sur les lieux de stages, les exemples de savoir-être et de savoir-faire sont rares. Il faudra alors se construire à partir des nombreux contre-exemples. Peu réjouissant... Perdu dans les couloirs de l'hôpital, on s'interroge sur notre place dans ces études, sur le sens de cette profession. Le doute s'installe petit à petit suivi d'une certaine souffrance mêlée à de la culpabilité ou de la honte. Loin de la revendication, on s'isole et on attend. Peu importe qu'on nous malmène, un jour on finira bien par y arriver : on sera un « bon médecin » !

## L'école buissonnière

Ce qui m'a permis de poursuivre mes études dans les moments de doute, ce sont mes activités en dehors de la faculté. La plupart des étudiants ont leur « soupape » pour garder l'esprit serein. Moi, c'était l'associatif étudiant.

Je m'y suis investi un peu par hasard au début, avant que cela me devienne indispensable. En 2<sup>e</sup> année de médecine, j'ai participé à l'association étudiante de ma fac qui menait des projets de Solidarité Internationale. L'année suivante, je prenais un poste au bureau de cette même association et découvrais les réseaux nationaux, les autres associations de ma ville et les différents organismes spécialisés.

Cet engagement m'apportait énormément, même s'il me demandait également beaucoup d'investissement. Loin d'une routine, je découvrais sans cesse de nouvelles choses, rencontrais de nouvelles personnes d'horizons variés... Ma curiosité et mon esprit critique étaient en permanence stimulés. Au-delà de cette jouissance intellectuelle, je prenais confiance en moi en prenant des responsabilités.

Creusant d'abord une thématique, j'en découvrais d'autres puis les associais pour comprendre le fonctionnement systémique de notre monde. Piochant des techniques d'animation ici, des savoirs

§Formation initiale,  
§Formation continue  
§Hôpital, réforme  
hospitalière, gestion  
hospitalière  
§Solidarité  
§Université

« Pour moi, ce savoir devait comprendre un savoir théorique bien sûr, mais aussi un savoir-être et un savoir-faire. »

là, je me retrouvais bientôt à accompagner de nouveaux étudiants dans leur parcours associatif. De nouveaux mots apparaissaient au fur et à mesure de mon parcours : solidaire, éducation, citoyenneté, militantisme, populaire, Démocratie...

Mais entre une réunion et un congrès, une action et une soirée-débat, il fallait retourner en cours, poursuivre le stage...

### La pédagogie des Professeurs

Je ne me suis pas rendu compte tout de suite de ce que m'apportait cet engagement associatif pour mes études. Lorsque j'ai débuté l'externat, et donc les stages hospitaliers, j'ai vite découvert le côté « soupape » de ce passe-temps.

Mais j'ai aussi appliqué à ma pratique débutante ce que j'avais acquis et que la faculté n'avait pas su m'enseigner : travailler en équipe, accepter la confrontation des idées, respecter l'Autre, stimuler mon esprit critique... C'est d'ailleurs dans ce monde associatif bénévole que j'ai entendu parler de « démarche pédagogique », ce concept sans doute flou pour les professionnels de nos facultés et centre hospitalo-universitaire.

Inconsciemment, j'avais été cherché ce qui man-

quait dans ma formation : espace de réflexion, ouverture d'esprit, pouvoir d'agir, d'imaginer, de proposer. Alors que le stage hospitalier devrait être un lieu de compagnonnage, j'avais l'impression de n'être qu'un pantin dérangent. Les seuls rôles accordés aux externes étaient des tâches administratives sans grand intérêt. C'est en dehors de la faculté et de l'hôpital que je pouvais être considéré comme un adulte, comme un citoyen responsable. Au sein des études, il fallait juste attendre que le temps passe...

Je garde malgré tout l'espoir d'être un médecin ayant pour priorité dans le soin l'Humain. Je ne peux pas concevoir l'idée que je serais un médecin « robotisé » comme j'ai pu en croiser et comme le fameux ECN essaie de produire à travers ses grilles de cotation. Je sais que durant l'internat, j'apprendrai beaucoup, que ce soit à l'hôpital ou ailleurs si nécessaire...

Reste à savoir comment se forment les étudiants qui s'en tiennent aux discours de la faculté ? Quels professionnels de santé deviendront-ils ? Quand les responsables de notre enseignement accepteront-ils la remise en cause ? —

## Dans la neige avec les loups

■ **Martine Lalande**, médecin généraliste

Une amie me l'avait offert pour ma thèse, j'en ai une pile sur une étagère, comme cadeau de fin de stage pour les étudiants, ou pour les enfants de copains qui se lancent dans les études de médecine... ou encore comme lecture pour les participants à un séminaire de formation de maîtres de stage. *Récits d'un jeune médecin* de Mikhaïl Boulgakov, textes écrits en 1919, publiés en feuilleton dans des revues, réunis dans un livre, retracent l'expérience vécue de l'auteur, médecin à 23 ans dans une province de Russie au début du siècle. Boulgakov vient de terminer ses cinq années d'études de médecine, qu'il a réussies avec de très bonnes notes aux examens, et a signé un engagement pour un poste dans un petit hôpital de campagne. Il débarque, frigorifié, fait connaissance avec l'officier de santé et les deux sages-femmes qui vont l'aider à prendre en charge toute la population du district. Il devient à la fois consultant, chirurgien et médecin hospitalier, soignant jusqu'à cent patients par jour et trente hospitalisés, sans compter les interventions. La pharmacopée est minimale : camphre, morphine, chloroforme, belladone et pommade au mercure pour la syphilis... Le récit est épique, dans une verve que ceux qui ont lu *Le Maître et Marguerite* reconnaîtront, directe, vivante et sensible. Il décrit avec autant de précision les interventions (totalement improvisées) que les trajets en traîneau dans les tempêtes de neige, embourbé dans les congères ou poursuivi par les loups... Mais ce qui frappe et rend ces textes très actuels, c'est la description, tellement authentique et proche, de ses angoisses devant les décisions à prendre, ses affres face à l'incertitude et le risque d'erreur, ses cauchemars après une intervention ou un échec. On le suit quand il va chercher dans ses livres, on souffre avec lui quand il ne dort pas avant d'avoir vérifié que le patient est encore vivant, quand il demande l'avis d'un confrère rencontré à des kilomètres, honteux de n'avoir pas su faire. On reconnaît tous ses doutes, angoisses de la nuit, soulagements et désespoirs selon l'issue, colère aussi de ne pas avoir réussi à se faire comprendre d'un patient qui ne se soigne pas (la syphilis, racontée comme aujourd'hui on peut s'angoisser à propos du Sida...). Un vrai plaisir de lecture qui, s'il est daté et tellement plus épique que ce que nous vivons dans notre exercice, témoigne de façon très subtile des défis de l'application du savoir acquis, toujours insuffisant et décalé, aux situations réelles de la vie. —